

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. —
 II Prières des Quarante-Heures. — III Le carême à la basilique. —
 IV — Le carême à Notre-Dame. — V Saint Malachie et l'Irlande. —
 VI L'Eglise anglicane à Montréal.

AU PRONE

Le dimanche 4 avril

On annonce :

La fête de Pâques et la fin du temps pour la communion pascale.

Dans le diocèse de Valleyfield, demain, 28e anniversaire de l'élection de Mgr l'évêque.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 4 avril

Messe du dimanche de PAQUES, double de 1e cl., avec octave privil.; depuis ce jour jusqu'à la Trinité, on remplace l'**Asperges me** par le **Vidi aquam**; préf. de Pâques. — Aux vêpres, ant. finale **Regina coeli** (toujours debout), jusqu'au dimanche de la Trinité.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 11 avril

Tous les titulaires dont l'office tombe du 22 février au 1 mai, n'auront leur solennité que le IVe dimanche après Pâques (le 2 mai), le IIe et le IIIe dimanche étant occupés par les solennités de l'Annonciation et de saint Joseph. J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi 5 avril — Soeurs de Marie-Réparatrice.
 Mercredi 7 " — Collège Loyola.
 Vendredi 9 " — Sainte-Agnès.
 Dimanche 11 " — Saint-Jean-Berchmans.

LE CAREME A LA BASILIQUE

CINQUIÈME ET DERNIER DIMANCHE

M le chanoine Harbour, curé de la basilique, a clôturé lui-même, dimanche dernier, dans la chaire de l'église dont il a la charge, la série des instructions quadragesimales sur la question sociale. Le sujet qu'il a développé, suite naturelle de ceux qui avaient été exposés les quatre premiers dimanches, c'est que la question sociale est avant tout une question morale et religieuse.

Et donc, voici, en quelques lignes, le thème de la station, en notre église métropolitaine, durant ce carême de 1920. Tous les hommes sont frères, bien qu'ils occupent des fonctions sociales nécessairement inégales; cette inégalité nécessaire suppose une hiérarchie d'ordre entre les hommes qui ne saurait exister sans une autorité reconnue et obéie par tous; cet ordre même exige, chez tous, le respect des droits de propriété de chacun en justice et en charité; plus spécialement les riches et les puissants doivent supporter les diverses charges sociales qu'imposent cette justice et cette charité; enfin, dans leur ensemble, ces droits et ces devoirs réciproques ne peuvent être respectés et remplis que si tous les sociétaires recherchent dans la religion, la force morale dont les uns et les autres ont besoin.

Sujet très vaste, sans doute, difficile aussi à bien saisir, mais très actuel et très pratique. Nos lecteurs auront constaté, nous en avons la confiance, que les prédicateurs de la basilique se sont efforcés de l'exposer et de le développer, avec franchise et netteté, d'après l'enseignement de l'Eglise et de l'Evangile.

Parler d'une *question*, argumentait dimanche dernier M. le curé de la basilique, c'est parler d'une *difficulté* ou d'un *pre-*

blème. La question sociale, c'est donc un problème ou une difficulté. Cette difficulté ou ce problème consiste à chercher comment parer au malaise que tout le monde constate dans nos sociétés contemporaines, à trouver les remèdes qui conviennent pour guérir de ses langueurs le corps social qui souffre de tant de façons. Dans un sens plus précis, plus actuel et plus restreint, la question sociale s'entend des difficultés du monde ouvrier.

Quelles sont les causes de ces difficultés et quels remèdes peut-on apporter à ces maux? Deux questions, deux parties.

I

M. le chanoine Harbòur estime que les causes du malaise dont souffre le monde, surtout le monde ouvrier, de nos jours, sont, pour une petite partie, d'ordre politique, pour une plus large part, d'ordre économique, et aussi d'ordre moral.

En politique, il est difficile d'attendre beaucoup, pour remédier aux désordres sociaux, de la force des lois. Les lois ne font pas les mœurs. Il vaut mieux s'efforcer de discipliner les intelligences et de persuader les cœurs.

Les difficultés d'ordre économique proviennent de ce fait que, de nos jours, à cause du régime de la grande industrie, plus que jamais le capital et le travail sont séparés. L'ouvrier n'a guère de chance, dans les circonstances actuelles, de devenir patron à son tour. Le capital anonyme et les sociétés par actions ne sont plus, d'autre part, des hommes avec qui on peut s'expliquer et s'entendre, ce sont des abstractions. De plus, l'agglomération dans les villes d'un grand nombre de travailleurs facilite le développement et l'exagération des griefs. Enfin, le régime des machines tue le corps et la crise des chômages excite et monte les esprits.

Du point de vue moral, d'autres embarras surgissent. Tan-

dis que les hommes des classes supérieures se désintéressent, par égoïsme et par parti-pris, des ennuis des prolétaires, les prolétaires, eux non plus, ne pratiquent guère les fortes et austères vertus d'autrefois. Le luxe, l'alcoolisme, le désir de jouir sans frein sont autant de causes de friction, qui amènent la révolte des uns et la répression des autres, peu importe qu'on décore tout cela de noms plus ou moins retentissants et exotiques.

II

Quels remèdes apporter à ces maux ? C'est l'objet de la deuxième partie du discours de M. le chanoine Harbour.

Dans l'ordre politique, nous l'avons dit, il faut plutôt chercher à amender les mœurs par la discipline des esprits et la persuasion des cœurs que de les régler par la force des lois, ordinairement ineffectives en pratique.

Dans l'ordre économique, si la production, la répartition et la consommation des richesses s'organisaient d'une façon plus équilibrée, on aurait, par la même occasion, fait un grand pas vers une solution équitable du problème social. Mais, arriverait-on à cet équilibre matériel qu'il resterait encore à satisfaire les besoins de l'esprit, du cœur et de l'âme, ce à quoi la religion est nécessaire. Et c'est pourquoi le régime économique ne se rapproche de la perfection qu'en autant qu'il est basé sur la morale et la religion.

Et nous voici, du coup, aux remèdes d'ordre moral, les seuls vraiment efficaces. Pour nous, la morale ne se sépare de Dieu. Dieu seul est l'auteur du bien, et de tout bien. Il faut toujours en revenir là. Depuis la *Tour de Babel* jusqu'à la *Société des nations*, tout ce qui a été bâti sans Dieu a été bâti sur le sable et ne saurait durer.

Que Dieu soit donc dans nos cœurs, par la foi et l'espérance.

Qu'
soit
et d
dans
E
conc
et a
ficu.

E

Aim
tout
les
dév
qua
Jésu
enec
men
répl

L

celu
déb
lui
nos
veu
cell
seig

Qu'il soit dans nos écoles, par l'enseignement chrétien! Qu'il soit dans nos familles, par l'acceptation généreuse des devoirs et des charges de la paternité et de la maternité! Qu'il soit dans nos sociétés, par la justice et par la charité!

Et alors, conclut l'orateur sacré, et c'est tout ensemble la conclusion de son sermon et celle de toute la station de 1920, et alors il n'y aura plus de *question sociale*, parce que la *difficulté sociale* sera surmontée et le *problème social* résolu.

E.-J. A.

LE CAREME A NOTRE-DAME

CINQUIÈME SERMON DE LA STATION

DIEU et homme tout ensemble, Notre-Seigneur Jésus-Christ est apparu très grand aux yeux de ses contemporains. Docteur, il fut l'apôtre de la vérité.

Aimant les hommes, ses frères, il fut bon et compatissant. Sur-tout, il fut un maître de vérité et de bonté, et il le reste, pour les pauvres et les souffrants. Tels avaient été les quatre sujets développés par M. l'abbé Levé, à Notre-Dame, dans ses quatre premiers sermons. Ce dimanche-ci, il nous a montré Jésus apôtre, docteur et maître de la paix. Au fond, c'était encore Jésus et la question sociale. Ce sujet faisait naturellement suite au sujet précédent et en constituait comme une réplique, elle aussi très éloquente.

Le problème de la paix entre les peuples de l'univers, comme celui de l'entente entre les différentes classes de la société, débute cette fois le prédicateur, est à l'ordre du jour. C'est, lui aussi, l'un des principaux objets des préoccupations de nos contemporains. Or, trois doctrines sont en présence qui veulent résoudre ce problème; celle de l'internationalisme, celle de la société des nations et celle du catholicisme. Qu'enseignent-elles et que prétendent-elles ?

L'internationalisme visait à grouper, pour un renouvellement général, le prolétariat de tous les pays. Il a été disloqué par la grande guerre. Qu'il recommence ou non d'ailleurs, il est évidemment impuissant à créer une foi et un esprit de sacrifice capables de dominer les passions nationales ou privées. La société des nations, inscrite au programme de l'avenir des peuples par le traité de Versailles, se montre déjà incapable de délivrer certaines minorités de l'oppression des autres, incapable surtout de dominer les passions des politiques ou celles des masses. L'Eglise enfin parle de paix. Pie X, de pieuse mémoire, résumait la doctrine et la tradition, quand, sollicité de bénir les étendards de l'Autriche, il disait, au début de la guerre: " Je bénis la paix. " Mais l'Eglise n'annonce la paix qu'au nom de Jésus-Christ. Il faut donc, une fois de plus, revenir à l'Evangile du Christ. Nous y verrons d'abord que Jésus a établi son Eglise comme une assemblée ou une société universelle dans laquelle il invite à entrer toutes les nations de la terre. Nous nous appliquerons ensuite à saisir comment il enseigne les seuls principes et assure les seules vertus qui soient capables de donner la paix au monde.

I

Cette assemblée ou cette société universelle qu'est l'Eglise établie par Jésus-Christ, les prophètes en parlaient déjà. L'orateur sacré rappelle et commente à ce sujet certains textes d'Isaïe. Puis il en vient à l'avènement même de Jésus. Au moment où il parut, explique-t-il, le monde était en proie aux nationalismes les plus étroits: le Juif conspuait l'étranger, le Grec méprisait le barbare, le Romain écrasait les nations. Mais Jésus aima sa patrie, il pleura sur elle. C'est que l'amour de son pays est naturel et dans l'ordre. Bien plus, les patries sont les cellules de l'humanité, tout autant que les familles

sont les cellules de la patrie. Au-dessus de sa patrie, il faut aimer l'humanité. Aussi, l'Eglise du Christ, dans la pensée de son fondateur, doit dépasser les frontières et l'esprit particulariste d'une patrie terrestre. Il est venu pour toutes les nations. A toutes, l'Evangile sera prêché jusqu'à la consommation des âges. Et voilà pourquoi les Eglises diverses qui naissent de la prédication des apôtres concourent, par leur réunion, à former l'Eglise unique, universelle. Voilà pourquoi Jésus prie, avant de mourir, pour que tous, apôtres et fidèles, soient un. Cette unité, c'est le triomphe de l'ordre. Tous les fidèles de tous les peuples de l'univers, s'ils viennent au Christ, seront animés d'une même foi qui sera l'âme de l'assemblée de tous. Ils ne formeront qu'un seul corps mystique, dont le Christ est la tête invisible, dont le pape, successeur de Pierre, est la tête visible.

II

Cette Eglise universelle, la doctrine, la liturgie et l'histoire démontrent qu'elle est une maîtresse de paix. Depuis les apôtres, qui souhaitaient dans leurs lettres la grâce et la paix aux premiers chrétiens, jusqu'à notre pontife Benoît XV, qui a si souvent demandé qu'on prie pour la paix, la tradition est restée ininterrompue. C'est un fait incontestable.

L'Eglise peut-elle être encore, de nos jours, une ouvrière de paix? Saint Augustin définit la paix *la tranquillité dans l'ordre*. Or, l'ordre suppose l'unité morale. Léon XIII a très bien montré que cette unité morale ne pouvait pas être le fruit de la force, qui d'ailleurs ne saurait servir de fondement au droit, mais qu'elle est le fruit de la charité et de la justice.

La charité rapproche les hommes, même sur les champs de bataille, par la fraternité. Elle les porte à s'aimer, à prier les uns pour les autres, à se réconcilier. De même, l'Eglise étant

une et fondée sur l'amour des hommes entre eux, il tend à assurer un certain abaissement des frontières. C'est ce qu'a bien mis en relief par exemple Fustel de Coulanges. Désormais, au-dessus des patries, et les comprenant toutes, il y a la grande patrie chrétienne. Il n'est pas inutile de rappeler ces vérités de nos jours.

Que si la charité devient impuissante à obtenir cette union, à cause des ambitions nationales, il reste la justice. Jésus-Christ, vivant dans son Eglise, rappelle aux rois leurs devoirs et les droits des peuples à ne pas servir de pâture à l'orgueil et aux visées des chefs. Il rappelle aux peuples que l'obéissance à César est limitée par l'obéissance à Dieu et qu'un peuple n'a pas plus le droit de voler un autre peuple qu'un homme de voler un autre homme. Historiquement la guerre contre le droit devient très vite la guerre contre Dieu. On l'a vu au cours des hostilités du dernier conflit européen.

Si maintenant, nous faisons appel à l'histoire pour connaître l'oeuvre de l'Eglise sur le terrain de la paix entre les nations, nous rencontrons d'abord aux onzième et douzième siècles la république européenne sous la suprématie spirituelle du pape. Toutes les guerres n'ont pas été empêchées, mais beaucoup n'ont pas eu lieu et d'autres ont été adoucies. Auguste Comte a écrit de cet état de choses qu'il était " le chef-d'oeuvre politique de la sagesse humaine ". Au cours de la dernière guerre, nous apercevons, au-dessus de l'Europe en armes et en sang, le pape Benoît XV, gardien de la doctrine, de la paix, de la conscience morale et de la charité, veillant sur le droit, sur les prisonniers, sur les misères des veuves et des orphelins et jusque sur les tombes.

A l'heure où s'esquisse une organisation qui prétend pacifier le monde, sa place y est toute marquée, et elle est la première.

E.-J. A.

SAINT MALACHIE ET L'IRLANDE

L'ON connaît saint Malachie pour sa fameuse " prophétie " au sujet des derniers papes. Un texte intéressant, relatant une autre " prophétie ", au sujet de l'Irlande cette fois, vient d'être publié, qui fait son tour de presse.

Ce sont des paroles pleines de magnifiques visions pour sa patrie, prononcées par le saint archevêque d'Armagh, quelques jours avant sa mort, recueillies aussitôt par saint Bernard, copiées par le savant bénédictin français, Dom Mabillon, au XVIII^e siècle, dans les oeuvres du saint abbé de Clairvaux, Mabillon les transmet au bienheureux Oliver Plunkett, martyrisé plus tard par les protestants, et elles ont été reproduites par le cardinal Moran dans sa *Vie du bienheureux Oliver Plunkett*. Quand ces paroles furent prononcées, en 1148, l'Irlande était partagée en cinq royaumes.

La bulle du pape Adrien en faveur du roi d'Angleterre, n'avait pas encore été rédigée. Nous citons :

" Tandis que Malachie, le bien-aimé de Dieu, se dirigeait pour la seconde fois d'Irlande vers Rome, et qu'il était à Pontefrate, qui est à une petite journée de voyage du monastère (Clairvaux), étant fatigué du voyage et déjà atteint du mal qui allait l'emporter, il s'arrêta à une grange des nôtres. Il s'y reposa un moment et, sur le conseil de quelques-uns de nos frères qui se trouvaient là, demeura pour la nuit. Cet homme, tout dévoué à Dieu et à son pays, passa une grande partie de la nuit en prières. Pendant ce temps, son âme, saisie d'une ardeur divine, semblait sortie de son enveloppe terrestre. Tout à coup, une lumière venue du ciel l'environna, tandis que, agenouillé, les mains jointes, il paraissait ravi dans le ciel. Deux moines, Théodore et Reginald, qui attendaient non loin de là,

émervillés de voir de telles choses, s'agenouillèrent en tremblant. S'approchant plus près, pleins d'une crainte respectueuse qui les rendit des plus attentifs, ils entendirent : " Malheur à moi ! Hélas ! pour mon pays ruiné ! Hélas ! la sainte Eglise de Dieu ! Combien de temps, Seigneur, nous oublierez-vous ! Combien de temps, ô mon pays, seras-tu consumé de chagrin ? " s'exclama-t-il. Peu après, comme s'il s'apostrophait lui-même : " Ne crains rien, mon fils, disait-il, l'Eglise de Dieu en Irlande ne tombera jamais. Avec une discipline terrible, elle sera pendant longtemps purifiée, mais ensuite son éclat et sa grandeur brilleront dans une gloire sans nuage. Et, ô Irlande, lève ta tête ! Ton jour aussi viendra, un jour d'âges. Une semaine de siècles égalant les sept péchés mortels de ton ennemi sera comptée sur toi. Alors, tes mérites très grands auront obtenu grâce pour ton terrible ennemi, encore grand et endurent. Tes ennemis qui sont en toi seront chassés et humiliés et leur nom rejeté. Autant tu es abaissée, autant seras-tu relevée. Tu brilleras comme le soleil et ta gloire ne passera pas. Il y aura paix et abondance dans tes frontières, beauté et force dans tes forteresses. " Ensuite, il demeura silencieux pendant quelque temps, puis d'une voix forte et joyeuse, il s'écria : " Maintenant, ô Seigneur, renvoie ton serviteur en paix ! J'ai vécu assez longtemps ! C'est assez ! L'Eglise de Dieu en Irlande ne tombera jamais ! Et quoique cela aura tardé longtemps, mon pays se présentera un jour en sa puissance, et sera frais dans sa beauté comme la rose. " — " Le lendemain, les deux moines, Réginald et Théodore, conduisirent le prélat malade avec son diacre, Virgile, à Clairvaux. "

Tel est le texte copié par Dom Mabillon, le savant bénédictin.

La Croix — 16 janvier.

L'EGLISE ANGLICANE A MONTREAL

DEJA, en 1914, nous signalions, dans les pages de cette revue,¹ la tendance séparatiste qui se manifeste parmi les membres de l'Eglise anglicane au Canada.

Le comité chargé par le synode général de 1911 de reviser le *Prayer Book* se déclarait ouvertement contre les clauses damnatoires contenues dans le *credo* de saint Athanase, rejetant ainsi la croyance à l'existence de l'enfer. C'était, du coup, s'attaquer aux *Articles de religion* enseignés par l'Eglise anglicane et enfoncer le coin fatal dans le peu de doctrine qui lui restait.

Depuis, cette tendance n'a fait que s'aggraver, et ce n'est pas seulement deux, mais sept et même neuf versets que le récent synode de 1919 a voulu enlever au symbole athanasien.

Toutefois, si l'émoi causé en avril dernier fut grand au sein de l'Eglise anglicane — car il y eut de nombreuses protestations — il fut moindre, cependant, que celui produit, le 23 novembre 1919, par deux des membres les plus distingués du clergé anglican à Montréal, le Rév. Dr Herbert Symonds, vicaire de la cathédrale, et le Rév. Shatford, pasteur de l'église Saint-Jacques.

Inaugurant une série de sermons sur la doctrine chrétienne, le Dr Symonds a voulu faire une mise au point plus moderne du grand mystère de l'Incarnation, et, sans nier catégoriquement la naissance virginale du Christ, il l'a déclarée d'aucune nécessité pour le salut. Les raisons qu'il apporte ne sont pas d'aujourd'hui, elles remontent à Nestorius. Mais le vicaire de la cathédrale anglicane s'en doute-t-il? Par le ton de son discours, il semble plutôt croire avoir fait là une grande dé-

¹ Cf. *La Revue dominicaine* — mai, juillet, août 1914.

couverte. “ Les Grecs, dit-il, ne pouvaient pas laisser de question ouverte, mais notre siècle sait faire mieux. De récentes découvertes n'ont-elles pas modifié la grande loi de la gravitation des corps? De même la question de l'Incarnation reste ouverte et quant à son mode et quant à sa définition. Je viens de relire le Nouveau Testament, et je constate, premièrement, que le Christ ne fait jamais allusion au mode de sa naissance, deuxièmement, que les Actes des apôtres, aussi bien que les Epîtres de saint Paul et de saint Jean, n'en font aucune mention, et troisièmement, que si les deux évangélistes Luc et Matthieu en parlent, leur témoignage est infirmé par le silence de Marc et de Jean, qui, eux, ne mentionnent ni le fait ni le procédé. ” “ De plus, ajoute le Dr Symonds, c'est un fait avéré que la première génération chrétienne ignorait tout à fait le mystère, et c'est en vain que nous essayons de trouver dans les écrits et la prédication des apôtres, comme aussi dans la bouche même du Christ, une parole ou un texte établissant cette vérité — la naissance virginale — comme étant de foi et nécessaire au salut. D'ailleurs, cette doctrine que nous enseignons le symbole de Nicée est le résultat d'une discussion métaphysique parmi les philosophes grecs des trois premiers siècles de l'Eglise. Or, aujourd'hui, toute cette philosophie métaphysique nous importe peu, et le Christ du *credo* de Nicée n'est plus celui dont notre temps a besoin: “ It does not present to us the Christ whom the world needs to-day. ” Il importe donc conclut-il, de présenter au monde un Christ qui soit non plus une entité métaphysique, que seuls les savants comprennent, mais une personnalité (*a character*), rendue intelligible à tous les fidèles de l'Eglise, et cette doctrine, notre vingtième siècle est capable de la formuler aussi bien et mieux que le quatrième siècle. ”

Le Rév. Shatford est plus catégorique. “ L'Incarnation,

déclare-t-il, est un fait de première importance, tandis que la naissance virginale n'est que secondaire. L'Incarnation n'est pas un événement physique; c'est un événement d'une grande portée spirituelle. Or la divinité du Christ ne dépend pas de sa naissance virginale, et vouloir prouver celle-ci serait amoindrir celle-là. Car, étant donné que la souillure originelle nous est transmise tant par nos mères que par nos pères, il s'en suivrait que le Christ, né d'une femme, aurait contracté le péché originel. L'Eglise catholique romaine a si bien vu la difficulté que, pour y parer, elle a formulé, il y a à peine cinquante ans, la doctrine de l'Immaculée Conception, doctrine sans fondement et théorie que rien ne prouve. Pourquoi l'Eglise serait-elle plus intransigeante que le Christ lui-même? Parle-t-il de son origine? Il dit: " Je viens de mon Père qui est dans les cieux. " Il évite de faire allusion au mode de sa naissance sur la terre, et saint Paul, aussi bien que saint Jean, l'évangéliste reconnu des origines du Christ, n'en font jamais mention. "

En outre, si le Dr Symonds veut mettre le *credo* de Nicée plus à point, le Dr Shatford, lui, s'en prend au *credo* des Apôtres. " Un nouvel énoncé de ce dernier s'impose, déclare-t-il, d'autant que les chrétiens les plus intelligents ne croient plus à la résurrection de la chair. C'est là une demande formulée par plus de trois cent seize chapelains militaires revenus du front, et il n'y a pas lieu de s'alarmer d'une telle demande. Le *credo* n'a pas été donné tout fait à l'Eglise, mais il est plutôt l'énoncé d'une discussion de cinq siècles, énoncé qui ne fut mis en usage qu'au neuvième siècle. Si on a jugé bon de faire une révision de la bible, à plus forte raison devons-nous revoir et corriger le *credo* et n'y faire entrer qu'une doctrine large et à la portée de tous. Le temps n'est plus aux doctrines métaphysiques. La vie et la personnalité du Christ sont assez

grandes par elles-mêmes pour répondre au besoin du divin dont souffre notre génération. ”

Et le Dr Shatford en profite pour énoncer le *credo* suivant : “ Je crois en un seul Dieu, le Père de toute l’humanité; en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, et en l’Esprit-Saint qui sanctifie le peuple de Dieu. Je crois en l’Eglise, fraternité de tous les croyants ; en la bible, révélation de la volonté de Dieu à l’homme; à la prière, dévotion de la volonté de l’homme vers Dieu; à l’amour; accomplissement de la volonté divine; au pardon du péché au moyen du sacrifice; à l’immortalité de l’âme et à la vie future. ”

Bien que le Dr Symonds et le Rév. Shatford se défendent de nier catégoriquement la naissance virginale du Christ — *I for one detest negations* — dit le premier, ils admettent cependant qu’ils n’en savent rien — *we do not know* — et leur prétention à faire du mode de l’Incarnation une question libre comporte, en dernière analyse, qu’ils le veulent ou non, le rejet total d’un point de doctrine fondamental du dogme chrétien. Il est toujours dangereux de se mettre en marge d’une doctrine reconnue, surtout quand cette doctrine est formulée dans un *credo* et que ce *credo* est l’expression authentique d’une croyance divine. Or, nous savons que dans l’Eglise anglicane les trois *credo* de Nicée, d’Athanase et des Apôtres doivent être admis tels quels, du commencement à la fin — *ought thoroughly to be received* — qu’ils sont le résumé de la foi anglicane — *and believed* — pour cette seule raison que les enseignements qu’ils contiennent sont appuyés sur les textes les plus certains de l’Ecriture Sainte — *for they may be proved by most certain warrants of Holy Scripture.* ²

Si notre intention n’est pas d’établir, ici même, la thèse de

² Cf. *The Book of Common Prayer*, édition de l’université d’Oxford, 1910.

la naissance virginale, mais simplement de souligner l'évolution des idées religieuses chez quelques membres du clergé anglican de Montréal, nous ne pouvons tout de même taire notre surprise et ne pas signaler l'incompétence, en matière doctrinale, dont font preuve ces deux ministres anglicans. Attaquer ou mettre en doute le fait historique de l'Incarnation en invoquant le silence de tel évangéliste, c'est faire preuve d'une ignorance absolue des règles de la critique. Et vouloir que différents auteurs rapportent les mêmes faits et les racontent de la même façon, c'est oublier l'intention qui dirige ces mêmes auteurs dans la rédaction de leurs écrits. Saint Mathieu écrivait pour les Juifs, qui connaissaient la nature divine. Il était donc inutile de leur en parler. Ce qu'il importait de leur apprendre, c'était *le mystère de l'Incarnation*. Saint Jean, au contraire, a écrit son évangile pour les Gentils, qui ignoraient que Dieu eût un fils. Il fallait donc *tout d'abord leur enseigner que Dieu a un Fils*, Dieu lui-même, et que ce fils s'est incarné. Saint Marc ne s'est pas occupé d'écrire la génération, mais uniquement la prédication du fils de Dieu. Le Christ lui-même n'avait pas à proclamer sa naissance virginale. Ne venait-il pas accomplir la loi et les prophètes? Or, que dit Isaïe: " Une vierge concevra et enfantera un fils. " Le Dr Symonds douterait-il, par hasard, de l'annonce messianique et de la signification hébraïque ou phénicienne du mot *vierge*? Il croit à l'Incarnation, mais s'offusque du mode? Saint Jean-Chrysostôme a dit une belle parole à ce sujet. " Ne fatiguez donc pas l'évangéliste de vos questions, en lui demandant comment une vierge a pu devenir mère. Il se débarrasse de toutes ces questions par cette simple réponse: " Il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit. " Comme s'il disait: " C'est l'Esprit-Saint qui a fait ce miracle et ni l'archange Gabriel, ni moi, Mathieu, nous ne pouvons en dire davantage. " (Saint Chrysostôme, homélie 4, sur Saint Mathieu.)

De plus, les deux pasteurs anglicans proposent une refonte toute moderne des vérités chrétiennes, refonte qui adapterait le Christ aux hommes et non les hommes au Christ. Décidément, tous deux oublient que la sagesse des temps anciens ne s'arrête pas là où commence l'esprit moderne mais qu'elle est de tous les temps, tout comme la vérité, qui est une, appartient à tous les âges et demeure toujours la même à travers les siècles. Nos prétendus esprits modernes ne comprendront vraiment le présent qu'en tenant compte des liens qui le rattachent au passé, et vouloir condamner le passé, simplement parce qu'il est le passé, c'est prétendre condamner l'avenir en se servant du présent.

L'incident Symonds-Shatford est vraiment regrettable, car nous savons de source certaine qu'il a jeté le trouble dans les âmes. Les protestations se sont faites nombreuses, et l'évêque Farthing, dans un sermon prononcé le dimanche suivant, a défendu la doctrine de la naissance virginale du Christ.

De tous ces faits qui se sont succédé depuis quelques années, nous pouvons conclure que l'Eglise anglicane, ici comme en Angleterre, est bien malade. Le peu de doctrine qu'elle possède est attaqué par ses propres enfants. Le Christ défiguré par Henri VIII n'est plus reconnaissable. C'est le désordre qui se produit, c'est l'oeuvre humaine qui agonise.

Au milieu de ce désarroi, puissions-nous comprendre l'attitude qui s'impose aux catholiques vis-à-vis de ces âmes et qui est l'attitude de l'éclairé et du guide. Nous avons jusqu'ici compté beaucoup sur notre foi traditionnelle. L'heure est venue maintenant où elle entend compter beaucoup sur nous. N'oublions pas surtout qu'il est une apologétique victorieuse à la portée du plus humble: celle de la prière et de l'exemple.

L.-E. TRUDEAU,
des Pères Dominicains